

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[164. Val-Richer, Vendredi 19 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 164. Val-Richer, Vendredi 19 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Famille Benckendorff](#), [Géographie](#), [Littérature](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Théâtre](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1838-10-19

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe suis fâché que la duchesse de Sutherland soit engraisé. C'était déjà beaucoup.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°196/219-220

### Information générales

LangueFrançais

Cote

- 465, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/297-301

Nature du document Lettre autographe  
Support copie numérisée de microfilm  
Etat général du document Bon  
Localisation du document Archives Nationales (Paris)  
Transcription  
N°164 Vendredi 19 octobre 7 heures et demie

Je suis fâché que la duchesse de Sutherland soit engraisée. C'était déjà beaucoup. Quand elle ne sera plus du tout jeune ce sera beaucoup trop. Je m'intéresse à la durée de ce qui m'a plu un moment. Comptent-ils passer tout l'hiver en Italie ? Comment la Reine s'arrange-t-elle de cela ? Il me paraît qu'elle tient fort à garder ce qui lui plaît, s'il est vrai qu'elle ait écrit au Roi de Naples pour garder Lablache. Cette jeune fille m'inspire assez de curiosité. Il me semble que personne ne la connaît et ne dit ce qu'elle est. Y aura-t-il vraiment quelque chose en elle, ou sera-ce tout bonnement une reine amie sensée, facile, et uniquement occupée de s'amuser convenablement ? Ceci serait peut-être le meilleur pour l'Angleterre ; elle est, je crois dans l'une de ces crises, où ce qu'il y a de mieux pour le pays, c'est un gouvernement qui s'accommode au temps, en y faisant peu et lui demandant encore moins. Un pouvoir fier et exigeant, pour lui-même comme pour les autres, compromettrait là bien des choses. Vous avez raison sur l'Orient. C'était de ma part une pure fantaisie. Ce qui vaut le mieux à présent, c'est que la question en reste où elle est. Personne n'est prêt à lui donner la solution qui convient. L'Empereur à Potsdam était probablement désolé de ce que sa fille trouvait le Prince royal de Bavière, trop laid.

Est-ce Postdam ou Potsdam ? Vous écrivez Potsdam, et moi aussi. J'ai des cartes qui sont de notre avis ; mais la plupart disent Postdam, et il me semble que l'étymologie le voudrait. Décidez. Avez-vous jamais aimé la géographie ? Thiers prétend qu'il n'y a pas de grand homme qui n'ait aimé la géographie. Je l'ai fort bien sue, parce que je n'ai jamais lu une histoire, sans avoir les cartes sous les yeux, et sans suivre pas à pas les événements. Mais la géographie, pour elle-même me touche peu. L'Astronomie encore moins. Je n'ai jamais pu distinguer une étoile d'une autre. Ni le ciel, ni la terre ; c'est dédaigner beaucoup. Au fait, s'il n'y avait pas d'hommes dessus, et dessous, je prendrais du Ciel et à la terre peu d'intérêt.

Entendez-vous parler d'une jeune artiste, Mlle Rachel, qui a, dit-on de grands succès au théâtre français et ramène la foule à Racine et à Corneille ? Si elle fait cela, je lui veux beaucoup de bien, et c'est ce qui fait que je vous en parle. J'admire et j'aime extrêmement la vieille, la vraie littérature française. Et vous lui devez les mêmes sentiments. C'est votre nature qui le fait. Vous voyez que je vous traite là, comme je traiterais Lord Holland.

10 heures

J'avais un vrai remords, avant-hier de ma lettre si courte. J'aurais voulu la charger de toute autre chose, que de paroles. Il y a peu de variété dans ma manière de penser à vous. mais beaucoup de continuité. Je n'ai rien à apprendre sur votre frère et votre mari. Ils seront ce qu'ils sont. Quelque accoutumé que je sois aux incohérences, et aux contradictions de la nature humaine, pourtant il y a telle occasion, et dans cette occasion telle action, telle parole où l'homme se révèle tout entier, et d'après laquelle on peut hardiment le juger, et le prédire. J'ai vu votre mari et votre frère à cette épreuve-là. Adieu. Je vais donner quelques ordres pour des caisses qui doivent partir la semaine prochaine pour Paris. Adieu Bien, adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 164. Val-Richer, Vendredi 19 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1590>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 19 octobre 1838

Heure7 heures et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---